DOUZIÈME ANNÉE. — N° 280 1er SEPTEMBRE 1908 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BI-MENSUELLE

CHIROMANCIE EXPÉRIMENTALE (?)

On a lu, dans le précédent numéro, le travail de M. Alfred Binet sur ce qu'il appelle la « chiromancie expérimentale ». Les lettres que nous avons reçues prouvent que ce travail n'a pas passé inaperçu. On en a goûté l'ingéniosité, l'inattendu, l'inédit. Il ne semble pas qu'on en ait apprécié au même degré la valeur scientifique. Il n'y a rien de moins scientifique, en effet, que cette étude à qui son auteur a voulu donner toutes les apparences de la Science. Quelques remarques suffiront, je pense, à le démontrer.

⁂

Tout d'abord, M. Alfred Binet déclare qu'il ne cherchera à vérifier que ce qui, *à priori*, lui paraît vraisemblable dans la chiromancie.

Il veut bien admettre que la main « peut fournir des symptômes de la santé et de la musculature », et « révéler assez clairement l'état de la circulation et de la tonicité des chairs ». Il croit aussi, avec M. de la Palisse, que « la nature des plis, la position des callosités et les déformations des doigts peuvent nous instruire sur les occupations professionnelles ». Enfin, il ne voit pas « pourquoi la sensibilité de notre caractère, la chaleur de nos émotions, et même leur nature, pourquoi nos goûts, nos aptitudes n'arriveraient pas à imprimer leur empreinte sur cette main qui est l'organe essentiel et le plus direct de toutes nos pensées et de tous nos sentiments. »

Mais il refuse d'aller plus loin.

Si nous admettons à la rigueur, écrit-il, qu'on puisse prédire ou deviner la vie d'une personne, quand les événements qu'on conjecture sont la conséquence directe de son caractère, il n'en est plus de même pour les autres événements qui nous arrivent sans être un effet de notre personnalité. Nous vivons dans un monde physique et moral, où nous sommes à la fois actifs et passifs; nous produisons des effets sur les autres et nous subissons leurs actions. Nous sommes à la fois agissants et agis. Bien des fois, notre existence est bouleversée par quelque événement extérieur, qui est aussi imprévu, aussi étranger à notre caractère moral que la foudre qui tombe sur notre maison. Par conséquent, celui qui connaîtrait à fond notre psychologie serait incapable de prévoir cet événement.

Les chiromanciens ont donc tort de s'engager dans cette voie. Ils devraient se faire le raisonnement qui précède...

Ainsi, M. Alfred Binet qui, jusqu'au jour où il a entrepris les expériences qu'il nous relate, ne s'était jamais occupé de chiromancie, pose en principe que les chiromanciens se trompent, quand ils s'avisent de prédire des événements indépendants de la volonté des consultants. Et il pose cela en principe, en vertu de quoi — lui qui prétend appliquer la méthode expérimentale ? — En vertu de son bon plaisir. En vertu de sa fantaisie.

M. Alfred Binet, avant toute étude, avant tout examen, n'aperçoit pas la relation qui peut exister entre les lignes de la main d'un individu donné et les événements extérieurs qui bouleverseront la vie de cet individu. Donc, cette relation n'existe pas. Vérifier si elle existe serait peine perdue. Ce ne serait pas sérieux.

Cela revient à dire que le *raisonnement* est plus fort que le *fait* et que la Science ne doit Jamais vérifier que les phénomènes qui ne con-

trarient pas les idées reçues. Et dire que ces savants-là méprisent les théologiens !

Il n'y a pas bien longtemps encore, toute la physique et toute la chimie reposaient sur cette hypothèse : rien ne se perd, rien ne se crée. C'était l'axiome. C'était le dogme.

Si, donc, on avait dit à M. Alfred Binet qu'il est des corps qui produisent de l'énergie sans rien perdre de leur substance, il aurait déclaré par avance le phénomène inexistant et il aurait refusé de se déranger pour l'observer.

Pourtant, il ne peut nier aujourd'hui que ces corps existent.

Il parle de l'imprudence des Chiromanciens qui prédisent l'avenir des gens, tout leur avenir, sans distinction. Son imprudence, à lui, n'est peut-être pas moins grande. Qui sait si, demain, des découvertes nouvelles ne lui démontreront pas, entre les deux ordres de faits qui nous occupent, l'existence de rapports, qu'il trouve aujourd'hui absurde de supposer ?

Existe il deux séries de faits qui, hier encore, semblaient plus étrangères l'une à l'autre que la situation des astres et les grands événements historiques ? Qui, de bonne foi, après avoir lu les travaux du mystérieux Nébo, de M. Flambard et de combien d'autres, oserait affirmer aujourd'hui que tout est illusoire dans l'Astrologie ?

⁂

On peut dire aussi que les différentes expériences de M. Alfred Binet, qui semblent avoir la rigueur des opérations mathématiques, sont, en réalité, aussi imprécises que possible.

La première a consisté à présenter à Mme Fraya les mains de trente enfants, 15 garçons et 15 filles, et à lui demander de reconnaître, d'après cet examen, les enfants intelligents et les enfants arriérés.

Cette expérience était viciée dans son principe.

L'élève qui est le premier de sa classe n'est pas forcément le plus intelligent, ni celui qui est le dernier le plus idiot. Interrogez les célébrités de la science, des arts, des lettres et demandez-leur comment ils se comportaient au collège. J'en connais qui passaient pour des cancres, et qui sont devenus académiciens. Je connais aussi de pauvres bougres à qui, lorsqu'ils usaient leurs culottes sur les bancs de l'école, leurs maîtres prédisaient les plus illustres destinées, et qui, absolument bons à rien, se sont conduits dans la vie comme des fichues bêtes.

Sans aller si loin, M. Alfred Binet, comme le fait remarquer un de nos lecteurs, ne paraît pas avoir pensé que des élèves très intelligents sont souvent à la queue de leurs classes pour indiscipline ou paresse invétérées, tandis que d'autres, d'une mentalité très ordinaire, tiennent la tête, à cause de leur docilité ou de leur mémoire...

Nonobstant l'absence d'un critérium sûr pour distinguer, parmi les sujets soumis à l'expérience, les intelligents des imbéciles, la sagacité de Mme Fraya aboutit à 63 o/o de diagnostics justes.

Il y avait là, tout au moins, une indication.

Et M. Alfred Binet de s'écrier, plein de joie en l'enregistrant : « Décidément, il y a quelque chose de vrai dans la chiromancie. Il y a une relation entre l'intelligence et la forme de la main. »

Que croyez-vous que va faire alors M. Alfred Binet ?

Evidemment, vous supposez que, puisque M. Alfred Binet veut faire un essai de chiromancie expérimentale, il va essayer de renouveler avec un autre chiromancien, mais sur les mêmes sujets, l'expérience de Mme Fraya, car si habile — et elle l'est infiniment ! — que soit Mme Fraya, elle n'est qu'une chiromancienne ; elle n'est pas la Chiromancie.

Vous vous trompez. M. Alfred Binet ne fait pas vérifier par d'autres chiromanciens notoires les diagnostics de Mme Fraya. Mme Fraya a donné 63 o/o de solutions justes, cela lui suffit. Ce savant, si circonspect tout à l'heure quand il s'agissait de la divination de l'avenir, perd toute prudence quand il ne s'agit que de la divination du caractère.

L'idée ne lui vient pas qu'en opérant avec un autre chiromancien, il obtiendrait peut-être un chiffre très différent de solutions exactes. Non ! Une seule expérience, avec une seule chiromancienne, il n'en demande pas davantage pour être fixé sur la chiromancie !

Et c'est nous qu'on accuse parfois de nous contenter d'une première impression, de ne pas con-

trôler nos observations, de fonder des théories sur des faits exceptionnels et non vérifiés, de généraliser avec excès !

***

Soyons juste. Pour se faire une opinion sur la chiromancie, M. Alfred Binet ne s'est pas contenté de l'épreuve qu'il a imposée à Mme Fraya. Il a tenté d'autres expériences. Il a procédé d'abord suivant la méthode qu'il appelle la *méthode des moyennes*. Il a choisi avec soin des personnes qui ne s'étaient jamais occupées de chiromancie; il les a mises en présence de photographies de mains — de mains, non lavées au préalable, n'oublions pas ce détail — et il leur a dit : « Tâchez de découvrir le sexe et le degré d'intelligence du propriétaire de chacune de ces mains ».

Vingt personnes, dix hommes, dix femmes, ont bien voulu se prêter à ce jeu de devinettes.

Les femmes ont donné 72 o/o de diagnostics exacts, et les hommes seulement 69 o/o.

Joie de M. Binet, qui appelle cela de la chiromancie expérimentale !

C'est, très exactement, le contraire.

Comment, en effet, pourrions-nous accepter comme une expérience de chiromancie, une expérience, faite en dehors de toutes les règles de la chiromancie, par des expérimentateurs ignorants de la chiromancie ?

Une telle expérience prouve, tout au plus, que les femmes ont un certain *flair*, une certaine *intuition*, qui leur permet, avec un peu moins d'inexactitude que les hommes, de deviner le sexe des gens d'après leurs mains. Et je ne nie pas qu'à ce point de vue cette expérience n'ait son intérêt. Mais elle ne prouve pas, elle ne saurait prouver quoi que ce soit ni pour, ni contre la chiromancie, en tant que science ou qu'art divinatoire.

Ce n'est pas tout.

M. Alfred Binet a voulu pousser plus loin ses *expériences* avec des *inexpérimentés*.

Il a procédé, alors, d'après une autre méthode, qu'il appelle la *méthode des majorités*.

Elle consiste, étant donnée une expérience où on a recueilli les suffrages de plusieurs personnes, à ne tenir compte que de la majorité des suffrages. On considère cette pluralité de personnes comme une personne unique, une sorte de personnalité morale, dont l'opinion s'exprime par la voie de la majorité.

Avec ce procédé, M. Alfred Binet est arrivé à un pourcentage de réponses exactes, égal à 76,5 o/o.

Résultat stupéfiant que, sans nul doute, vous attribuez à ce fait que, cette fois, M. Alfred Binet, au lieu d'opérer avec des personnes étrangères à la chiromancie, a opéré avec des chiromanciens très avisés.

Que vous êtes loin de compte !

Vous raisonnez de la manière suivante. Vous vous dites : « Si je voulais savoir dans quelle mesure la médecine est capable de déterminer, d'après les symptômes extérieurs, la nature de telle maladie cachée, je ferais examiner le malade par une série de médecins, et je comparerais leurs diagnostics. Il ne me viendrait pas à la pensée, pour juger de la valeur positive de la science médicale, de faire examiner le malade par des corsetières, des maîtres d'école, ou des cochers de fiacres ! »

Ce serait le raisonnement du bons sens. Celui de M. Alfred Binet est tout différent. Pour lui, la compétence absolue ne résulte pas de l'accumulation des compétences. La compétence absolue, c'est la somme des incompétences.

On ne s'attendait certes pas à trouver, en cette affaire, une pareille application du suffrage universel.

***

En définitive, à quoi aboutissent les statistiques de M. Alfred Binet ?

Elles aboutissent à cette conséquence : la chiromancie peut donner certains résultats exacts, mais l'exactitude de ces résultats est d'autant plus grande que les expérimentateurs sont plus inexpérimentés !

Comparez, en effet, les chiffres que nous fournit M. Binet.

Mme Fraya, chiromancienne de profession, arrive à un pourcentage de 63 solutions justes, tandis que les profanes, si on emploie la méthode des moyennes, atteignent un pourcentage de 70,5, et, si on emploie la méthode des majorités, un pourcentage de 76,5...

Il s'ensuit que, d'après le travail de M. Binet,

on sait d'autant mieux une science qu'on l'a moins apprise...

Avouez que la méthode expérimentale ne nous avait pas accoutumés à des résultats aussi cocasses. GASTON MERY.

LES MEDIUMS ANGLAIS

CRADDOCK

Depuis longtemps nous désirions voir Craddock. Le mercredi 8 juillet, à une heure et demie, nous partions de Liverpool station, à Londres, pour nous rendre à Braughing, à 28 milles de cette ville. C'est là que Craddock habite. Il faisait un temps affreux. La campagne était noyée sous la pluie, et le train semblait courir au milieu d'un immense aquarium sans fin. Quand, après une heure trois quarts, nous descendîmes à la gare de Braughing, la pluie tombait moins dense et beaucoup moins rapide. Craddock, botté, dans un manteau en caoutchouc, nous attendait sur le quai.

Mais la maison du médium était encore loin, et il nous fallut marcher au moins pendant trois quarts d'heure pour l'atteindre ; afin de gagner du temps, nous quittâmes deux fois la route et traversâmes les champs. Nous avancions difficilement, et nos bottines s'embarrassaient de caillots de boue, se barbouillaient de terre. Mais le vert de la campagne mouillée réjouissait la vue.

Enfin voici la maison de Craddock. Nous avons monté. C'est, sur le plateau, au milieu de terrains maraîchers et de prairies, une petite habitation en bois, sans étage ; elle est posée sur un lit de béton, et par conséquent n'a pas de caves. Au fond du paysage, à deux portées de fusil, s'aperçoit la lisière d'un parc. On respire là un air vivifiant ; le ciel anglais s'étend dans son charme mélancolique ; de multiples hirondelles rasent les luzernes. La pluie a cessé.

Craddock serait plutôt petit. Il a les joues ro es, le teint coloré. On le croirait de santé robuste, mais il y a huit mois, quand il vint se réfugier dans ce pays, il n'était pas ainsi : il était de mine chétive, paraissait épuisé ; c'est son existence au milieu de cette nature qui l'a refait, et il se trouve tellement bien de vivre là qu'il compte, nous dit-il, passer six mois à Londres, l'automne et l'hiver, et six mois à la campagne, le printemps et l'été. C'est un être vraiment sympathique, à la physionomie ouverte, au beau front ; il a un regard vif et intelligent. Son hospitalité est large, accueillante ; il est plein de prévenances. Tout de suite, il agit avec nous comme s'il nous connaissait depuis longtemps.

Il fallait attendre l'heure de la séance. Craddock causa, fit de la musique avec Mme Letort. C'est toujours le même procédé : créer des conditions favorables pour obtenir une bonne séance.

Après le souper, qui eut lieu vers les sept heures, Craddock se prépara pour la séance. Il brûla de l'encens, fit jouer la boîte à musique qui se trouve dans la pièce où ont lieu les séances, alla faire une toilette nouvelle, revêtir un autre costume. Ainsi fait-il chaque fois qu'il a une séance.



LE MÉDIUM CRADDOCK

Nous pouvons parcourir toute la maison, en prendre une minutieuse connaissance, et nous ne voyons rien de suspect. Elle se compose de la chambre de Craddock, d'une petite pièce qui ne sert qu'aux séances, d'une autre petite pièce vraisemblablement la chambre de la gouvernante et dans laquelle nous ne pénétrons pas, de la cuisine, de la salle à manger servant aussi de salon, et d'une chambre d'ami. Des cloisons en bois verni séparent les pièces.

C'était au moment des plus longs jours de l'année, et le crépuscule s'attardait. Cependant, nous gagnâmes la pièce de la maison où ont lieu les séances. Nous n'étions que trois assistants : la gouvernante, miss Lawman, Mme et M. Letort.

Le cabinet, formé de deux rideaux sur une tringle, est à un des angles de la pièce ; il ne peut guère contenir qu'une chaise et une petite table de jardin. Entre le cabinet et l'angle qui lui est opposé, il y a une cheminée, devant laquelle est posée sur un escabeau une boîte à musique qui jouera pendant toute la durée de la séance. Quand le disque de métal rond sur lequel l'air est inscrit touchera à sa fin, miss Lawman remontera de la main droite la mécanique, sans que sa main gauche cesse un instant d'être tenue par la main droite de M. Letort.

Nous étions assis en ligne droite devant le cabinet,

à cinquante centimètres de celui-ci. M. Letort était au milieu, ayant à sa gauche Mme Letort, à sa droite la gouvernante, et les trois personnes se tinrent par la main tout le temps de la séance. Derrière nous, il y avait une haute lampe à pétrole, dont l'éclat était un peu adouci par un globe rose ; plus haut, sur la paroi du mur en bois, une petite lumière rouge.

Craddock se retira dans le cabinet ; au bout de quelques instants, les rideaux s'ouvrirent, et il reparut sur le seuil C'était une incarnation. Il était « contrôlé » par Red Crow, un Indien qui parla dans une langue très imagée et qui employa quelquefois des mots que nous ne comprenions pas Il s'adressait parfois à des camarades invisibles, semblant leur donner des ordres, et il le faisait en une langue étrangère, la sienne, nous dit-il.

A l'intérieur du cabinet se trouvait, avons-nous dit, une petite table de jardin. Le médium, toujours contrôlé par Red Crow, tira complètement les rideaux, posa sa main droite sur cette table, leva la main, et la table suivit celle-ci ; puis, mettant la main à la hauteur de la tête, la table toujours attachée à la main, il fit des mouvements de balancier en dehors du cabinet, et la table suivait comme un pendule. Ceci se passait en pleine lumière.

— Bon ! fit Red Crow en baissant la main jusqu'à ce que les pieds de la table touchassent le parquet

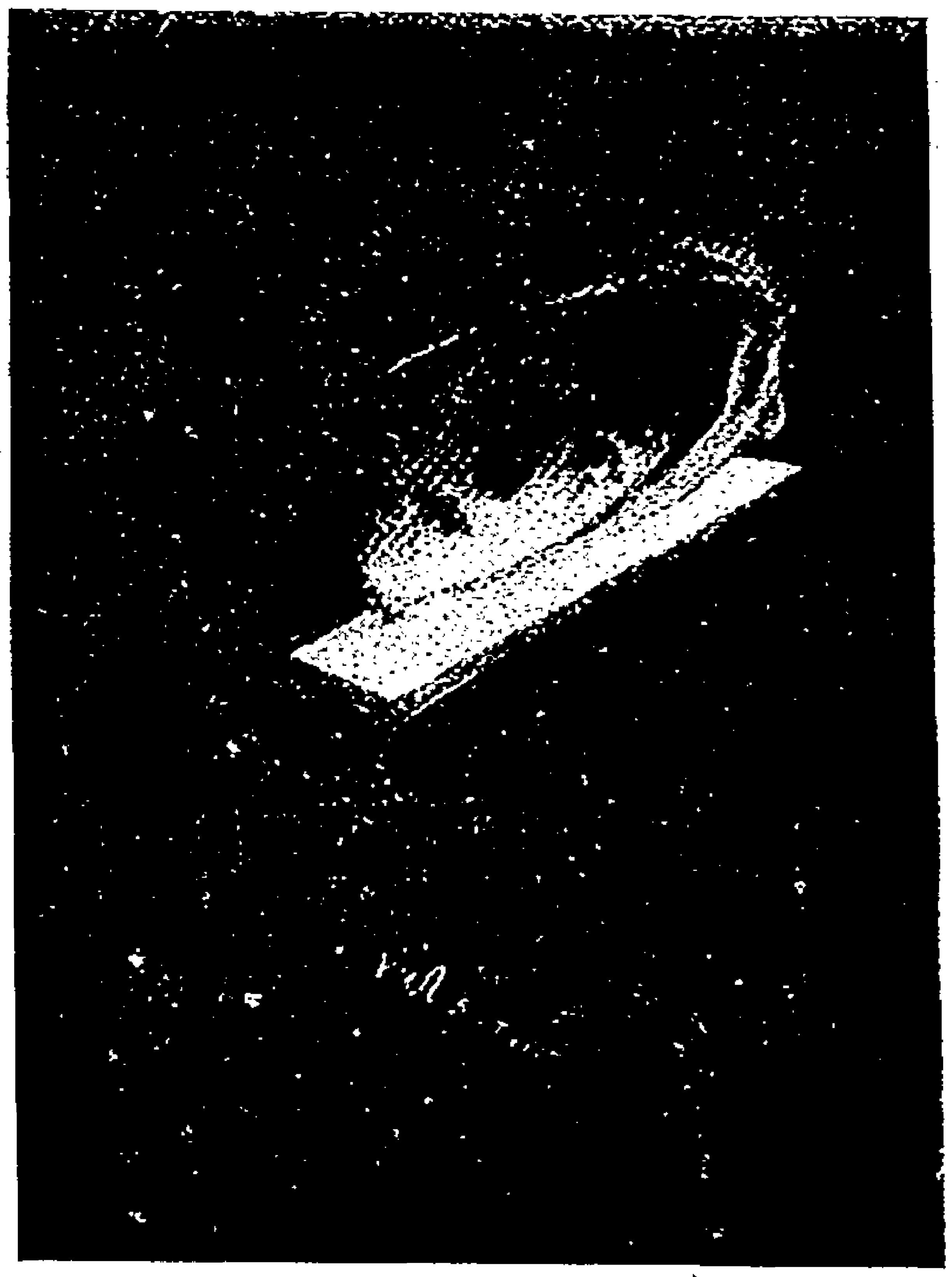
Et il nous apprit qu'il avait fait cette expérience pour mesurer la force qu'il y avait ce soir-là.

Ce fut le docteur Graem qui s'incarna après Red Crow, un Canadien qui nous souhaita la bonne venue en français. Il avait l'aspect autoritaire, et de l'accent quand il s'exprimait en anglais.

A ce moment, il fut dit du cabinet de baisser la lumière, et miss Lawman se leva pour aller baisser la mèche de la lampe. Quand elle eut repris sa place à la droite de M. Letort et qu'elle eût redonné sa main gauche à celui-ci, on entendit la voix directe de Joey. C'était une voix grêle, nasillarde et rapide, qui paraissait venir de loin. Elle fut suivie de la voix grave du docteur Alder, une forte voix de basse, et de la voix douce et chantante de la Belle-Cerise, qui nous parla français. Ils nous saluèrent tous comme de vieux amis, nous disant qu'ils étaient venus nous voir à Paris, qu'ils connaissaient bien notre appartement, et ils nous donnèrent des preuves de ce qu'ils nous disaient. Le docteur Alder donna des conseils médicaux à M. Letort, il parla très longtemps, et Joey lui demanda plusieurs fois s'il n'avait pas fini, car « il ne fallait pas user trop de forces ».

Il fut dit de sortir la lampe. Miss Lawman se leva et la porta dans le couloir, puis vint reprendre sa place près de M. Letort et lui redonner sa main gauche. Nous nous trouvâmes alors dans une obscurité complète, on peut dire complète, car la petite lampe à lumière rouge accrochée à la paroi de la chambre, en face du cabinet, ne jetait qu'une imperceptible lueur.

A partir de ce moment, et pendant toute la séance, nous entendrons les voix des docteurs Graem et Alder



SISTER AMY

d'après un dessin pris à une séance de Craddock

et de Joey, ainsi que d'autres. C'étaient des voix directes qui nous parlaient et se parlaient entre elles, parfois au même moment, et nous avions fortement l'impression que la voix de Joey venait du fond du cabinet, ou, plutôt, de derrière le cabinet, de beaucoup plus loin ; que la voix du docteur Alder venait du coin gauche du cabinet, et que la Belle-Cerise était juste devant nous. Une fois, Mme Letort remarqua tout haut : « Il me semble que la voix de Joey vient de très loin » ; en même temps, elle fit un mouvement de la main gauche, et elle sentit une tête sous sa main ; elle poussa un cri de surprise en retirant vite

sa main, et on entendit Joey éclater de rire et dire : « Vous voyez ! je puis être près aussi ».

On dit à miss Lawman d'aller prendre des cartons plus lumineux, et tandis qu'elle était hors de la pièce, nous entendions chanter deux voix féminines bien distinctes, dont l'une, celle de la Belle-Cerise ; elles accompagnaient doucement la mélodie qui était jouée par la boîte à musique.

Miss Lawman rentrée et les cartons lumineux posés devant nous sur le parquet, entre le cabinet et nos pieds, mais pas du côté où ils sont frottés de la substance qui les éclaire, nous sentîmes des attouchements, on nous caressa le dos de la main, on tira les manches de Mme Letort, et une voix nous dit en français, juste devant nous : « Papa... maman... Je suis heureux ! »

— On me touche à l'épaule, derrière moi, dit Mme Letort.

— Oui, je le vois, c'est ton père, fit M. Letort. Il voyait par clairvoyance la grande forme qui se tenait derrière sa femme.

— Est-ce toi, papa ? demanda Mme Letort en norvégien.

On répondit : « Ya », et Mme Letort se sentit doucement taper sur la tête.

M. Letort vit encore, toujours par clairvoyance, la forme qui donnait de petites tapes affectueuses sur la tête de sa femme. Il vit et reconnut aussi, par clairvoyance, leur enfant, qui se tenait devant et entre eux.

Joey cria : « Madame Letort est là ». Mme Ellen Letort, surprise de ce qu'elle entendait, fit : « Certainement qu'elle est là », et Joey répliqua : « Votre belle-mère », à l'instant même où M. Letort disait : « C'est ma mère ». Depuis quelque temps il voyait à sa droite une belle forme lumineuse qui se tenait comme en extase. Cette forme avança la main, le toucha, le caressa, et elle demeura là encore une grande partie de la séance.

Nous fûmes encore touchés, des caresses effleurèrent le dos de nos mains. C'étaient certainement des formes matérialisées qui nous touchaient, mais dans l'obscurité nous ne pouvions rien voir, et il est probable aussi que les formes n'étaient pas entièrement matérialisées ; si M. Letort les distinguait plus ou moins, c'était par clairvoyance.

— Il y a une jeune fille près de votre garçon, nous apprit Joey. Elle vous aime beaucoup. Elle est souvent auprès de vous. Elle voudrait vous montrer sa lumière d'esprit.

C'était, paraît-il, notre nièce, morte toute petite.

Et M. Letort, parmi les blancheurs plus ou moins vagues de contours qu'il apercevait, vit se détacher et s'avancer une forme qui avait l'aspect d'une personne de seize ans, à la tête ronde et blonde, à la démarche tranquille, mais il ne pouvait distinguer aucun trait de la figure. Les mains tombaient par-devant le long du corps et étaient entrelacées au giron : il y avait dedans une « lumière » dont il est impossible de donner une idée. C'était comme un morceau de verre d'une forme cylindroïde, d'un diamètre de onze à douze centimètres à la surface et à la base et d'une profondeur de six à sept centimètres, transparent, limpide comme eau de roche, et qui jetait l'éclat de la lumière des planètes Vénus et Jupiter par un beau soir d'hiver. Mme Letort et miss Lawman voyaient très bien l'objet lumineux sans apercevoir la forme qui l'avait dans les mains.

Celle qui tenait la lumière voulut parler, mais nous ne comprîmes pas. Alors Joey expliqua : « Elle est morte étant encore bébé, et elle ne sait pas parler les langues terrestres ».

Bientôt quelqu'un prit un des cartons lumineux, et nous aperçûmes devant nous, à la longueur d'un demi-bras, une forme assez grande qui salua en écartant les bras et en s'inclinant. S'éclairant avec le carton, qui projetait la lumière sur les moindres détails du visage, elle se pencha un peu plus sur nous, de sorte que nous eûmes nos figures à quelques pouces, elle nous montra de près son visage, sa taille, ses bras dans de larges manches de mousseline. Nous eûmes tout le temps de bien la détailler, et le carton donnait une lumière très vive. C'était un Hindou coiffé du classique turban blanc employé dans l'Inde. La figure était énergique, mais assez petite ; le front, à moitié caché par le turban, paraissait large et rond ; des yeux très beaux, prunelles noires sur une sclérotique d'un blanc d'albumine. Il avait un nez droit, d'une forme pure, de grosses lèvres surmontées d'une forte moustache. C'était une figure au teint foncé, s'amincissant vers le bas, terminée par un menton rond et un peu relevé, et dont les yeux mobiles et d'un vif éclat étaient surtout remarquables, -- figure très différente de celle du médium.

L'Hindou se tint longtemps devant nous, grave comme le sont les Orientaux ; il fit quelques pas, s'éclairant avec le carton, le mettant près de chaque plan de son visage, de son corps ; puis il retourna au cabinet, écarta tout à fait le rideau de droite, et il se montra en même temps que le médium. Il tint le carton au-dessus de leurs têtes, renversé du côté lumineux, de façon à ce que la lumière fût projetée sur eux, et nous constatâmes qu'il y avait bien là deux êtres, lui vivant et

Craddock endormi. Ensuite, comme si cela ne suffisait pas, l'Hindou tapa assez durement sur la tête du médium. Nous entendîmes les coups, et le médium se remua sur la chaise et poussa un petit grognement.

L'Hindou n'avait pas parlé ; mais quand il eut jeté le carton lumineux sur le parquet et qu'on ne le vit plus, Joey nous apprit que c'était Ali Musgid, docteur et savant.

Nous devons dire qu'avant la manifestation d'Ali Musgid, une forme matérialisée s'était déjà approchée de nous, nous parlant d'une voix très douce. C'était Sister Amy. Dans la presque obscurité, nous avions à peine vu une forme en pied, mais nous l'entendions nous parler, et elle nous touchait. Après Ali Musgid, Sister Amy revint, et cette fois elle prit un des cartons lumineux. Elle se tint debout juste devant nous, et si près que ses draperies frôlaient nos genoux. Elle s'éclairait bien. Avec quelle grâce elle penchait sa tête sur le carton lumineux qu'elle tenait élevé avec sa main droite, afin qu'aucun des détails de sa figure ne nous échappât ! C'était un visage à l'ovale allongé, d'un teint blanc égal partout, dans lequel brillaient deux grands yeux bruns, yeux très différents d'Ali Musgid, plus clairs, moins mobiles, à l'expression câline Des cheveux soigneusement rangés mangeaient un peu le front et retombaient sur les tempes. Une petite bouche mignonne. Ce qui marquait cette tête où respirait la langueur, c'était un nez fort et allongé, mince à l'attache du front, et grossissant en allant vers le bout, mais point disproportionné avec la finesse des autres détails. Il faudrait accumuler bien des épithètes féminines pour peindre le charme de cette physionomie.

Les figures d'Ali Musgid et de Sister Amy étaient tellement vivantes, et nous pouvions si bien en passer tous les détails en revue, qu'il aurait été impossible de douter un instant que ce ne fussent des êtres vivants et indépendants du médium, des êtres que nous aurions pu sans difficulté reconnaître si nous eussions dû les rencontrer dans la rue.

Sister Amy nous répéta d'une voix douce au timbre bien féminin : « *I am so pleased to see you, dear* » (Je suis si contente de vous voir, chers,) et elle nous caressa les mains, nous apprit qu'il y avait auprès de nous beaucoup d'amis : « La mère de monsieur Letort est là », et à Mme Letort : « Elle vous aime beaucoup, vous aussi », etc. Elle regarda de près le corsage de Mme Ellen Letort, en palpa l'étoffe, dit qu'elle le trouvait joli, et elle demanda à Mme Letort si elle ne l'avait pas fait elle-même, à quoi celle-ci répondit non. Ensuite, s'éclairant bien, elle évolua devant nous, se tourna de côté, et elle étendit son bras, mit contre le carton lumineux, et nous vîmes un bras plein, arrondi, une main ni grande ni petite, dont les doigts allongés se terminaient en fuseau, ce que nous pûmes bien constater, car elle écarta l'index et replia les autres doigts. Il y avait là, enveloppée dans des draperies blanches, une femme avec toute sa séduction. Et tout cela n'est pas de la littérature, mais l'exacte constatation d'un fait.

Nous avons pu remarquer que chez Craddock le poignet et le revers de la main sont très noueux et couverts de poils, que son teint est brun et vivement coloré : le teint de Sister Amy a la blancheur du lys ; les lèvres de Craddock sont fortes, et la bouche de Sister Amy est une mignonne petite bouche ronde ; les yeux du premier sont vifs, ceux de la seconde ont la douceur câline que nous avons dite ; enfin Craddock diffère en tout point de Sister Amy.

Sister Amy nous dit : « Il y a ici un Français qui veut me prendre le carton lumineux. Il veut se montrer ». En effet, aussitôt qu'elle se fut retirée, une autre forme apparut devant nous, saluant profondément. C'était un homme petit, plus petit que les formes précédentes, aux épaules étroites, au buste étriqué, aux yeux noirs et vifs. Il avait la tête découverte, des cheveux noirs. Une barbe rousse laissait bien découverte la bouche aux fortes lèvres. Il nous salua en français et ajouta quelques mots que nous ne comprîmes pas, puis il se retira en s'inclinant de nouveau profondément, mais sans écarter les bras comme l'Hindou. Nous le vîmes aussi bien que les deux autres, mais il resta peu de temps. Il paraissait beaucoup plus agile que l'Hindou, du moins il n'avait rien de sa gravité.

— Ce n'était pas un Français ! nous écriâmes-nous.

— Non, dit Joey. C'est un Persan, mais il parle français... C'est un homme très connu, ajouta-t-il. Il a quelque chose à faire avec votre bibliothèque.

Nous cherchons quel rapport peut exister entre celui qui nous est apparu et notre bibliothèque, et Mme Letort demande :

— Nous avons un livre de lui ?

— Oui.

Ces trois esprits se montrèrent seuls matérialisés, mais si bien, que nous ne croyons pas qu'on puisse voir souvent des matérialisations aussi parfaites. Et ici il n'y a pas moyen d'employer un autre mot que celui d'esprit, car ce ne sont pas des formes plus ou moins floues, manquant de consistance, plus ou moins faites, mais des êtres vivants. Mais comment en donner une idée ? Comment arriver à le bien faire comprendre aux autres ? D'ailleurs les contrôles de Craddock disent ceci : « Nous ne permettons aux esprits de se matérialiser que s'ils peuvent le faire parfaitement ».

Maintenant, quant à ceux qui pourraient insinuer qu'il y avait des complices dans la maison, il ne faut pas oublier que nous avons passé vingt-quatre heures dans le logis de Craddock, que nous l'avons visité, et que nous pouvons certifier qu'il n'y avait pas de trappe dans le parquet ni de coulisses aux parois de bois de la pièce où avait lieu la séance. Pour miss Lawman, qui était à la droite de M. Letort, celui-ci ne lâcha pas la main gauche de cette dame pendant toute la séance, et les formes venaient, non de son côté, mais droit devant nous.

Après les trois matérialisations dont nous venons de parler, la séance continua. Nous sentions devant nous des formes matérialisées, mais nous ne les distinguions pas : elles ne pouvaient sans doute ou se bien matérialiser, ou supporter l'éclat du carton lumineux; elles nous parlaient, mais nous ne saisissions pas toujours leurs paroles.

Joey dit :

— Il y a ici une dame qui s'appelle Rachel, et qui vous aime beaucoup, madame Letort. Elle était comme une mère pour vous. Elle est petite, ridée, mais quel teint frais elle avait malgré son âge !

— Oui, fit Mme Letort, c'est ma grand'mère paternelle. C'est très vrai.

— Et avec elle, continua Joey, il y a une jeune fille qui vous ressemble beaucoup. Ce doit être une sœur.

— Non, répondit Mme Letort, ce doit être une tante qui est morte très jeune. On m'a toujours dit que je lui ressemble. C'est la fille de cette vieille dame.

— C'est curieux comme elle vous ressemble ! répétait Joey.

Nous ne pouvons redire les conversations diverses qui s'échangeaient et qui faisaient généralement allusion à des faits personnels, ce qui n'aurait aucun intérêt pour le lecteur.

Tout à coup Joey demanda :

— Voulez-vous me présenter votre montre, madame Letort, afin que je voie l'heure ?

Mme Letort tira sa montre de son corsage de la main gauche et la présenta dans l'obscurité.

— Il est minuit moins vingt, dit aussitôt Joey. Il est temps de cesser.

Le docteur Alder dit : « Au revoir », puis ajouta que si nous avions pu rester et avoir plusieurs séances, nos amis personnels seraient arrivés à se matérialiser. Il dit encore qu'il partait pour Paris voir des amis.

— Je suis maintenant dans votre sphère, dit Joey, mais je m'en vais.

— Où ? demanda M. Letort.

— Je m'en vais entrer dans une autre dimension.

Peu de temps après, on l'entendit dire : « Maintenant je suis dans une autre sphère. *Good bye !* », puis encore deux ou trois *good bye*. La voix diminuait en s'éloignant. Enfin un dernier *good bye*; il sembla venir d'une très grande distance et ressemblait à une voix entendue au téléphone. Mais cela ne rend pas la bizarre impression que donnait cette voix qui, en s'éloignant, s'amincissait et paraissait être étouffée par le long trajet qu'elle avait à parcourir avant de nous parvenir.

La séance avait bien duré deux bonnes heures, et elle avait été remarquable par l'intensité, le parfait des phénomènes. Elle nous avait donné une grande satisfaction intime. On respirait la paix, une paix ardente, et il nous semblait être transportés autre part, dans une atmosphère plus pure, mais sans cette gêne sensible qu'apporte souvent aux sens l'atmosphère des altitudes élevées.

Miss Lawman ayant ouvert la porte du couloir, la lumière de la lampe qui était dans le couloir permettait d'y voir. M. Letort demanda à sa femme l'heure que marquait sa montre. Minuit moins dix. Il y avait à peu près dix minutes que Joey avait demandé à Mme Letort d'avancer sa montre pour y voir l'heure, et il avait dit : « Minuit moins vingt ».

Craddock eut de la peine à revenir à lui. Il demeura quelque temps dans l'état d'un homme qui ne sait où il est, et il restait sourd à nos paroles. Au bout de quelques minutes, quand il parut reprendre ses sens, la gouvernante lui apporta quelques tartines beurrées, dont il mangea deux, puis il nous dit qu'il avait grand besoin de repos. Nous le quittâmes pour gagner notre chambre et nous ne le revîmes que le lendemain matin à neuf heures et demie. Il était tout à fait bien, avait eu une bonne nuit de réparation, nous dit-il.

Nous restâmes jusqu'à deux heures avec Craddock, puis nous reprîmes le chemin de la gare, car il nous fallait être le soir même à Londres. A huit heures, nous devions avoir chez nos hôtes une séance de Cecil Husk. Craddock vint nous reconduire jusqu'à la station de Braughing, toujours aimable, causeur, prévenant.

CHARLES ET ELLEN LETORT.

(*A suivre.*)

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.

LES ÉVÉNEMENTS DE TURQUIE et Mlle COUESDON

Chaque fois que les journaux parlent de prophéties, ils prennent un ton de doux scepticisme et ils n'oublient généralement pas de risquer une impertinente allusion à celles que fit, il y a dix ans, Mlle Couesdon.

Il est cependant remarquable qu'aucun grand événement n'a lieu, soit en France, soit à l'étranger, sans qu'il soit possible de découvrir, parmi les prédictions de la voyante de la rue de Paradis, un ou plusieurs passages qui s'y rapportent évidemment.

Ceux qui ont conservé les brochures que M. Gaston Mery consacra au cas de la voyante, ceux aussi qui possèdent la collection de l'*Echo du Merveilleux*, peuvent aisément s'en rendre compte, aujourd'hui encore, en recherchant les prophéties visant la Turquie et son Sultan.

On trouvera, notamment, dans notre numéro du 15 janvier 1897, page 11, le passage suivant :

Il faut que les Turcs soient changés,
Par des troubles commencés,
Ce sultan s'en aller
Un autre le remplacer.

Ne peut-on déjà voir dans ces quatre lignes une allusion — lointaine évidemment — aux événements actuels ?

L'allusion qui, seule, n'aurait sans doute que fort peu de valeur, ne se trouve-t-elle pas précisée par ces quatre autres vers que nous copions dans notre numéro du 1er décembre 1899, page 457 :

Le sultan dépose
Un conflit va s'élever
Qui va comme y pousser,
Il y en aura de tous côtés.

Le Sultan s'en aller, le Sultan déposé, les Turcs changés — changés de régime ? — des troubles qui précèdent, un conflit qui poussera le Sultan à partir ou le peuple à le déposer, voilà qui semblerait assez bien s'appliquer à la situation actuelle de l'empire ottoman,

Voici qui précise davantage encore :

Et des villes incendiées.
Les grandes cloches vont tinter (1).

N'est-il pas permis de voir là une allusion aux incendies qui se multiplient depuis plusieurs jours à Constantinople ?

Maintenant, le conflit actuel, que paraît bien avoir prévu « l'ange Gabriel », coûtera-t-il, comme l'a annoncé la voyante, son trône à Abdul-Hamid ?

C'est le secret de demain.

Mais n'avons-nous pas déjà entendu dire qu'on songerait à le déposer et à lui substituer son frère ?...

Nous verrons...

(1) *Echo du Merveilleux*, 1er décembre 1899, p. 457.

PREUVES ET BASES de l'Astrologie scientifique[1]

De l'important ouvrage que, sous ce titre, M. Paul Flambart doit faire paraître au début de l'hiver, nous avons la bonne fortune de pouvoir publier la préface :

Ce livre est avant tout une sorte ***d'inventaire de tous les faits positifs*** que douze années d'études expérimentales m'ont permis de recueillir sur plusieurs milliers de naissances diverses.

J'ai tenu surtout à présenter ces faits sous la forme la plus claire et la plus précise ; puis je me suis permis d'en tirer les *conclusions* les moins suspectes. Il va sans dire que « l'astrologie », dont je m'occupe ici, n'est qu'une « science naturelle » de pure observation et que je laisse de côté toutes les élucubrations, répandues en son nom, qui ont voulu en faire une sorte d'étude magique sans aucune base scientifique.

Quelle que soit l'opinion admise sur l'astrologie, son histoire ne peut laisser indifférent celui qui cherche à connaître l'homme dans son passé. L'astrologie a eu, en effet, une importance telle, dans la plupart des civilisations anciennes, qu'il est inconcevable que les historiens l'aient si peu étudiée.

D'autre part, on s'explique encore moins qu'après avoir été cultivée par les plus hautes intelligences des temps passés (on est bien forcé de le répéter), l'astrologie ait à peu près complètement disparu, depuis deux siècles, des préoccupations scientifiques contemporaines ; étant donné surtout ***qu'il est impossible de rencontrer nulle part sa réfutation mise sous forme logique et expérimentale.*** Il y a là, on peut dire, un fait unique dans l'histoire des connaissances humaines et une sorte d'offense à la raison, qu'on a toujours jusqu'ici plutôt cherché à éluder qu'à résoudre. Ceci est tellement vrai que la plupart — à notre époque pourtant de libre examen, — se sentent froissés ou tout au moins gênés s'ils entendent quelqu'un parler sérieusement d'astrologie devant eux !

(1) *Preuves et bases de l'Astrologie scientifique*, par Paul Flambart, ancien élève de l'École plytechnique, Chacornac, éditeur, 11, quai Saint-Michel, Paris.

Pour l'honneur même de l'esprit humain, il est à souhaiter que la science moderne s'en occupe et qu'une lumière définitive soit faite là-dessus.

Aussi, celui qui s'intéresse au présent et à l'avenir de l'homme, plus encore qu'à son passé, peut difficilement éluder la question de l'astrologie ; l'historien et le savant sont également intéressés au problème. Tous les mots d'esprit colportés là-dessus, — bien avant Voltaire lui-même, — ne feront d'ailleurs rien pour résoudre celui-ci, et je ne crois pas que ceux qui ont une véritable conscience de savant puissent s'en contenter à notre époque d'analyse scrupuleuse.

Je tiens à déclarer que, dans toute discussion relative à ce qui suit, je fais aussi bon marché de mes *opinions* personnelles que de celles des autres. Une chose compte avant tout en science : ce sont les *faits* permettant d'étayer les théories et non ces théories elles-mêmes ; et n'oublions pas qu'il n'est nullement nécessaire *d'expliquer* un fait pour avoir le droit de *l'admettre*. Nous employons naturellement ici le mot « fait » dans le sens de *fait scientifique* et non d'*acte personnel* qui sert de base au côté anecdotique de la psychologie mondaine.

Ceux qui ne voient dans la science que sa portée industrielle sont libres de fabriquer de nouveaux produits chimiques, de diriger des ballons, de construire des phonographes ou des navires cuirassés... et de ne pas ouvrir ce livre. Quant aux autres, plus rares mais augmentant chaque jour, qui voient dans la vérité scientifique elle-même un *but* — un but lumineux pour nous éclairer, et un soutien pour nous guider, — je ne crois pas possible qu'ils restent indifférents en face des vérités que l'astrologie enseigne.

Sans éluder les discussions qui s'y rattachent — les mêmes aujourd'hui qu'il y a vingt siècles, — je crois plus utile d'aller droit au but, c'est-à-dire au *fait* ; je pense ainsi mieux répondre au désir du lecteur moderne.

C'est qu'en effet tous les longs discours, les vraisemblances, les citations d'auteurs, les phrases bien faites, les anecdotes, les bons mots... et tout ce qui compose le bagage habituel des érudits ou des littérateurs compte ici pour peu de chose en présence d'un fait scientifiquement prouvé.

Après avoir lu ce livre, les « négateurs quand même », s'ils ne veulent pas se dérober complètement devant les faits positifs sur lesquels nous nous basons, auront à chercher des réponses, — peut-être assez embarrassantes pour eux, — aux questions du genre de celles-ci :

Pourquoi la nature, sur les 35.040 quarts d'heure dont se compose une année, choisit-elle souvent celui qui présente le maximum de ressemblance héréditaire vis-à-vis d'un parent proche, pour faire naître l'enfant; et cela de la façon la plus précise au sujet de la répartition des planètes dans le ciel, figurée pour chaque naissance?

Pourquoi, sur cent individus doués d'esprit philosophique prononcé, en trouve-t-on 77 dont les thèmes de nativité présentent un « aspect entre Mercure et la Lune », alors que sur cent individus quelconques on en trouve toujours seulement 50 environ ?

Pourquoi, au moment de la mort d'un individu, trouve-t-on la planète Mars en conjonction de la place du Soleil de nativité, avec une fréquence *trois fois* plus grande que s'il s'agit d'un ciel quelconque, ce fait-là étant mis en évidence par des centaines de cas observés ?

Pourquoi, en connaissant une personnalité typique et son jour de naissance, est-il possible en certain cas de déterminer *l'heure* exacte à laquelle elle a dû naître, par le secours seul des lois de correspondance astrale à vérifier ?

Pourquoi, étant donné deux individus d'une même famille dont l'un est d'une santé et d'une destinée brisées d'avance et l'autre bien bâti, est-il possible de les distinguer sans hésiter par la connaissance seule des dates et heures de nativité ?

Le présent ouvrage a d'abord pour but d'établir des faits de ce genre avec la méthode scientifique, la plus rigoureuse possible en la matière, puis d'y répondre de la façon qui paraît la plus logique.

On chercherait vainement, je crois, dans les livres anciens, le souci de ces preuves, même chez les astrologues les plus autorisés.

Aujourd'hui comme autrefois, la plupart des adeptes de la science astrale se croient dispensés de toute discussion scientifique quand ils ont « tiré des horoscopes » avec une *interprétation* semblant conforme aux sujets visés, et l'argument suprême pour eux réside dans les *prédictions* réalisées. Comme je le montrerai plus loin, aucun caractère vraiment scientifique ne saurait être attribué au système de preuves par interprétation ou par prédiction.

En somme, aujourd'hui comme autrefois, ceux qui condamnent l'astrologie l'éludent avec des mots d'esprit, et ceux qui la défendent, ne trouvant aucune démonstration à faire et sentant cependant qu'ils n'ont pas tout à fait tort, se contentent d'invoquer leur soi-disant expérience et de dire aux autres « allez-y voir ».

Le défaut de critique semble équivalent des deux côtés, quoique, au nom de la science, personne ne soit dispensé de fournir ses preuves.

En comparant ce livre à mes précédents, quelques lecteurs pourront être surpris de la « marche en arrière » que je puis sembler avoir suivie dans mes travaux. S'il s'agissait d'une étude dont la base n'est pas contestée par la science officielle, il n'y aurait plus en effet d'autre intérêt qmarcu'àher de l'avant et à découvrir de nouvelles lois d'interprétation dans l'influence astrale. Mais il en est tout autrement pour ce cas unique de la science astrologique que la plupart aujourd'hui considèrent comme une *science morte et enterrée* à jamais, — c'est-à-dire comme une chimère.

C'est aux racines mêmes de cette science qu'il faut donc descendre, et comme à peu près rien dans les livres anciens ne peut éclairer sur la question, j'ai pensé que le « livre de la nature », où tout se trouve, permettrait mieux qu'un autre une conclusion. Aussi, après avoir admis provisoirement certaines règles traditionnelles pour l'interprétation, ai-je abandonné peu à peu celles que l'observation répétée ne me permettait pas d'accepter comme vraiment fondées. C'est pourquoi, après avoir écrit il y a six années un *Traité sommaire d'astrologie scientifique*,—où du reste j'aurais aujourd'hui peu de chose à changer, — ai-je été conduit, par un travail de simplification que je crois nécessaire, à la recherche de *bases positivement sûres*; bases qui permettront sans doute un jour d'étayer une astrologie moderne, — science naturelle sans aucun caractère magique et occulte, où la psychologie intégrale pourrait trouver son vrai terrain. J'ai tenu également à parler de l'esprit de méthode à apporter dans cette étude en insistant sur la *méthode expérimentale* que j'avais déjà indiquée dans mes premiers articles parus en 1898, procédé de recherche que la plupart de ceux qui s'occupent de ces travaux ont adopté depuis.

Le lecteur jugera peut-être cette préface trop longue, s'il est impatient d'aller aux faits. Il peut en effet penser avec raison que, si l'on veut parler d'astrologie, la question capitale est de savoir d'abord *si oui ou non il y a quelque chose de vrai là dedans et comment le prouver*.

Comme je suis de cet avis, je m'appuierai sur des preuves, et je ne demanderai au lecteur qu'un peu d'attention pour me suivre en abandonnant provisoirement, s'il le peut, tout le bagage habituel des préjugés concernant la question.

Toutefois, je tiens à commencer ce livre en disant quelques mots de l'attitude de la science officielle vis-à-vis de l'astrologie : quand on s'avance en effet sur le terrain des autres, il est toujours bon de savoir au préalable comment on y sera reçu.

Estimant que la *logique* est la bonne foi des philosophes et des savants, je m'efforcerai dans ce qui suit à être aussi clair que le sujet peut le permettre. Cependant, ne voulant pas tomber dans une vulgarisation qui ne profiterait à personne, je tiens à n'omettre aucun fait important pour le seul motif de sa complexité ou de son caractère étranger aux idées courantes. Je prie seulement le lecteur de ne pas confondre, en fait de science, « aridité » avec « difficulté ». D'autre part, toute connaissance humaine repose sur des bases établies une fois pour toutes et qu'on ne peut songer à « redémontrer » sans cesse au fur et à mesure qu'on s'appuie sur elles, au risque d'embrouiller tout ou du moins de perdre son temps. L'œuvre d'un astronome ne gagnerait rien par exemple à prétendre démontrer sans cesse les théorèmes de géométrie sur lesquels il est forcé de s'appuyer à chaque pas...

Je me crois donc dispensé de répéter dans ce livre certains détails développés dans mes ouvrages précédents.

Je tiens enfin à le déclarer ici une fois pour toutes : *Non seulement je ne suis pas un « tireur d'horoscopes », mais je prétends qu'il n'est pas nécessaire de l'être pour démontrer que l'astrologie est vraie et en établir les bases.*

Si je ne crois pas au métier de « tireur d'horoscopes » et en général à toute tentative de définition du caractère dans le *langage humain*, c'est à cause de l'*insuffisance* de celui-ci en psychologie, — source de presque tous les malentendus. — Je crois que la psychologie, comme la musique, exige un langage spécial et que ses portraitistes sont les trois quarts du temps dupes des mots.

En psychologie, on pourrait dire que la crainte des « mots » est le commencement de la sagesse.

P. FLAMBART,
Ancien élève de l'Ecole Polytechnique.

Les Mystérieux Tableaux d'Hélène Smith

Nous avons reproduit, l'année dernière, un très intéressant article du journal *La Suisse*, article qui traitait du merveilleux cas de médiumnité de Mlle Hélène Smith. Cette jeune fille, on s'en souvient, avait déjà peint, à cette époque, trois tableaux religieux, trois chefs-d'œuvre disent les peintres qui les ont contemplés, et cela, sous l'inspiration divine, affirme Mlle Smith.

Le même journal consacre un nouvel article à Mlle Smith, qui, dans les mêmes circonstances mystérieuses, vient de terminer un nouveau tableau. Nous croyons intéressant de reproduire ce nouvel article.

Nous avions promis de tenir nos lecteurs au cou-

rant, s'il se produisait un fait nouveau dans le merveilleux cas de médiumnité d'Hélène Smith, auquel nous avons consacré un long article l'an dernier et qui a passionné l'opinion publique non seulement à Genève, mais dans le monde entier

Hélène Smith a bien voulu nous recevoir et nous donner les intéressants détails suivants sur le nouveau tableau qu'elle vient de terminer, toujours dans les mêmes circonstances mystérieuses.

On se rappelle que trois tableaux ont été exposés, le dernier représentant le Christ a Gethsémani, et terminé le jour du Vendredi-Saint, l'an dernier.

Puis, un certain temps se passa sans aucune manifestation nouvelle. En octobre 1906, le tableau de la « Crucifixion » lui avait déjà été annoncé. Une première vision en avril 1907, une seconde le 19 mai, jour de la Pentecôte, et une troisième définitive et complète le 24 décembre décident la jeune fille à tout préparer ; elle commande au charpentier un panneau en bois de 2 m. 35 de haut et 1 m. 55 de large, à livrer pour le 7 janvier. Une furieuse envie de peindre n'importe où la tient constamment : c'est comme une possession. Sa boîte de couleur est toujours prête et ne la quite pas. Une vision des yeux du Christ mourant, qui apparaît sur la porte de sa chambre, l'angoisse profondément. Mais la livraison du panneau subit un retard : il n'est remis que le 21 janvier et dans de mauvaises conditions. Hélène commande un autre panneau de toile sur châssis, livré dans les vingt-quatre heures. Alors elle est saisie d'un profond dégoût de peindre et l'inspiration la quitte complètement. Elle comprend qu'elle a désobéi à la « Voix » et qu'elle doit s'en tenir au panneau de bois, tel qu'il lui avait été ordonné. Elle se décide donc à commander un autre panneau en bois, qui, cette fois, lui est livré en bon état. Mais le « désir de peindre » l'a quittée. Elle s'en inquiète, s'en tourmente : serait-elle abandonnée de « l'inspiration divine » ? Dans cette angoisse, et bien que n'étant pas catholique, elle use d'un moyen qui, paraît-il, lui a réussi une fois : le 7 mars 1908 elle se rend au Sacré-Cœur où elle pose un cierge devant la Vierge ; elle la prie avec ferveur en la suppliant de laisser revenir son Fils pour que le tableau annoncé puisse commencer.

Le 14 mars, à 9 heures du soir, elle se trouve assise dans son salon, où les trois premiers tableaux sont exposés. Vu sa grandeur, le quatrième panneau avait été placé dans une chambre voisine. Hélène pensait qu'elle pourrait le peindre là. Tout à coup, la lampe du salon, qui était fraîchement remplie de pétrole, et bien allumée, commence à baisser jusqu'à ne laisser qu'un petit lumignon. En revanche, une lumière argentée, en certains endroits si éblouissante qu'elle en est insoutenable, remplit l'appartement. A remarquer que les meubles sont perçus quand même et qu'aucun ne fait ombre. — Au bout d'un quart d'heure, Hélène se décide à se lever et va dans la pièce où est le panneau. Elle voit une étoile magnifique à la place où sera la tête du Christ. Elle a l'intuition qu'il lui faut transporter le panneau dans son salon, où elle devra le peindre, contrairement à son idée première : mais comment transporter cette planche dont elle touche à peine les bords les deux bras étendus ? Hélène vit alors, soudain, le panneau se rétrécir : elle le prend sans peine aucune, le soulève comme une plume et, après avoir repris conscience, se retrouve dans son salon, avec le panneau en place et qui a retrouvé sa dimension primitive.

Pourquoi Hélène avait-elle, d'abord, cru devoir peindre ce tableau dans une autre pièce ? Et pourquoi se refuse-t-elle à ce que quelqu'un assiste à une de ses séances de peinture, lorsqu'elle est sous cette influence mystique? Elle craignait que l'on pût dire que le spectateur ou la spectatrice l'ait suggestionnée et influencée sur la forme à donner au tableau. « Cela pourrait lui changer ses visions », dit-elle ; elle préfère rester seule pour ce travail, cette « Œuvre » qu'elle estime d'inspiration directement divine et qu'elle ne veut pas voir déflorée ni mélangée par une inspiration humaine. En outre, ne sachant que le matin, à son réveil, si elle sera prise de « l'obligation de peindre », et cette obligation la prenant de bonne heure, en toilette matinale, il lui faudrait avoir quelqu'un à demeure pour profiter du bon moment. Et puis, « l'inspirateur » divin se manifesterait-il d'une façon aussi nette dans ces conditions ? Hélène croit que non.

Mais revenons au fait. Ayant tout mis en ordre, le panneau bien placé, Hélène voit la lumière blanche s'effacer et la lampe reprendre d'elle-même son éclat normal. Elle entend dans le vestibule une voix douce et nette de femme (la Vierge, pense-t-elle), qui lui dit : « Eh oui ! C'est pour mardi. » — « Ah ! le tableau ? » demande-t-elle. — « Oui, le tableau ».

Le lendemain, mardi 17 mars, en effet, elle voit, comme d'habitude, le pinceau entre ses doigts, un nuage épais devant le panneau. Le nuage, au lieu de se cristalliser, comme d'habitude, se partage en deux et la vision très nette du tableau entier apparaît, puis s'efface par parcelles, pour ne laisser que ce qui restera peint au réveil d'Hélène, c'est-à-dire les yeux, à la première séance qui dure une demi-heure. En outre, Hélène entend la voix du Christ, voix éteinte et mourante : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! » Les séances se suivent, jusqu'au

nombre de quarante ; les vingt-huit premières durant trente, vingt-cinq, puis vingt minutes chacune. Les dernières ne durent environ qu'un quart d'heure. Après chaque séance, plusieurs visiteurs viennent constater les progrès ; des peintres, des médecins, des spirites, naturellement, des chrétiens, des athées ; et tous sont frappés d'étonnement devant ce mystère. On sait, d'après le fameux livre de M. le professeur Flournoy : *Des Indes à la planète Mars*, qu'Hélène Smith a un guide spirituel, un protecteur qui n'est autre que Cagliostro, cet homme rendu si populaire par les romans d'Alexandre Dumas : *Mémoires d'un médecin* et le *Collier de la Reine* et qu'Hélène appelle habituellement Léopold. Pendant la période de travail des tableaux, Léopold ne se manifeste jamais et les intéressantes « séances » dans lesquelles Hélène incarne Cagliostro-Léopold ne peuvent avoir lieu.

Léopold a d'ailleurs déclaré une fois qu'il n'était pour rien dans l'affaire des tableaux, ceux-ci étant d'essence divine, et qu'il ne fallait pas l'interroger là-dessus. En outre, Hélène ne peut ni manger de viande ni boire de vin le jour où elle peint. Les premières séances de peinture pour cette « Crucifixion » l'ont beaucoup éprouvée et elle avait des palpitations très douloureuses. Chaque soir, s'attendant à être appelée le lendemain, elle préparait les couleurs, la palette, les pinceaux. Plusieurs fois elle se réveillait couchée à terre, venant de peindre le bas du tableau.

Voici, maintenant, la description de ce tableau impressionnant :

⁂

Sur un fond de nuages noirs poussés par un vent de tempête, avec quelques éclaircies sur un ciel argent-rosé (notamment autour de la tête du Christ, ce qui lui fait une sorte d'auréole magnifique), se détache la Croix formée d'un tronc d'arbre scié en deux (probablement un figuier à l'écorce vert-noir). La poutre perpendiculaire a 2 mètres 15 de haut et dépasse seulement de 2 ou 3 centimètres la branche horizontale. Au pied de la grande branche, un petit billot de bois incliné sur lequel reposent les pieds : le bout de ceux-ci n'est qu'à quinze centimètres du sol au plus. La croix est fixée dans un terrain rocailleux, le pied bien calé avec de grosses pierres ; un talus recouvert de lichens d'Orient et un petit buisson d'olivier complètent ce fond. Sur cette croix, se détache, avec un relief saisissant, le corps du Christ, d'une teinte livide déjà, les pieds et les mains cloués. Une corde serre les jambes contre le poteau au-dessus et au-dessous du genou et une autre soutient le torse, passant sous les bras et suspendue au-dessus de la croix.

L'effet produit sur les muscles et les chairs par le serrement des cordes est parfaitement rendu. Un des bouts du linge qui entoure les reins flotte au vent. L'écriteau traditionnel ne se trouve pas sur la croix : Hélène l'aurait vu s'envolant, dans ses premières visions. Détail très typique : les traits de la figure du Christ sont exactement les mêmes que ceux des premiers tableaux : même nez droit de style byzantin conventionnel, même couleur de cheveux et de barbe. Les yeux, déjà hagards, sont d'une expression intensément douloureuse : les lèvres entr'ouvertes, laissent voir les dents serrées ; la tête légèrement penchée à gauche a des traits tirés d'une infinie lassitude. La couronne de jeunes épines qui ceint le front ne laisse que quelques égratignures. Tout est d'un relief extraordinaire, d'un effet saisissant et ce tableau dépasse de beaucoup en grandeur, en beauté, et en expression « personnelle » surtout, les autres tableaux. Au dire des hommes de l'art, compétents en la matière, qui ont déjà vu l'œuvre, la musculature, l'anatomie, sont absolument parfaites ! Toutes les proportions sont justes. Rappelons qu'Hélène Smith n'a elle-même aucune notion d'anatomie, ce qui prouve bien l'impersonnalité de cette œuvre, de ce chef-d'œuvre dans toute l'acception du mot.

On reste confondu devant cette « manifestation mystérieuse d'un pouvoir divin », à moins qu'on ne puisse prouver que le « Moi subliminal » est le seul auteur responsable, ce qui serait sans doute la solution de M. le professeur Flournoy, mais pas du tout celle d'Hélène, qui est heureuse et fière de ce qu'elle considère comme une « mission divine » pour laquelle elle a eu le privilège d'être élue. Il reste trois tableaux sacrés à faire encore. Que sera-ce ? Hélène l'ignore elle-même et attend que la « Voix » ou les « visions » l'en avertissent. On peut supposer avec assez de raison que ce sera la « Résurrection », puis « l'Ascension ». Les quelques personnes qui ont eu le privilège d'être admises à voir ce tableau de la « Crucifixion », ont toutes été saisies d'une profonde émotion. Confiante dans le résultat bienfaisant que ne peut manquer de donner son « œuvre » aux visiteurs, Hélène Smith veut que chacun, du plus riche au plus pauvre, puisse la voir ; et, à partir du mois d'août, il n'y aura qu'à lui adresser par écrit les demandes. Elle nous a bien prié de dire qu'elle ne reçoit, n'a jamais reçu et ne recevra aucun argent pour cela. Elle consacre d'une façon absolument toute gratuite son temps et sa peine à tous, pensant que c'est de son devoir et quoiqu'elle ne sache pas au juste encore dans quel but elle a été appelée à faire ces tableaux sacrés. Nous la remercions ici de son hospitalité entièrement désinté-

ressée et de tous les renseignements qu'elle nous a si aimablement fournis.

M. Cuendet, dans une brochure publiée chez Atar, a consacré d'intéressantes pages à ce cas unique de médiumnité qu'il reprend *ab ovo*. On trouvera également de premiers détails dans notre numéro du 13 mai 1907. M. Aug. Lemaître, dans les *Archives de psychologie* en a parlé aussi. Relevons seulement une erreur de ce compétent psychologue, lorsqu'il dit qu'Hélène a déja abordé le portrait. Il n'en est rien. Les quelques rares essais informes que nous avons vus et qui ont été d'ailleurs faits en état d'hypnose, sont absolument insignifiants.

⁂

Un fait nouveau vient encore de se produire, et il semble que l'inspiration mystique du médium va subir une variation qui ne sera probablement que transitoire. Hélène vient d'avoir trois visions du portrait de Léopold-Cagliostro dont nous avons parlé plus haut et qui est son « guide » fidèle. Elle va donc être appelée à faire incessamment son portrait, toujours en état d'hypnose. Un portrait de Cagliostro existe au Louvre, avec cette légende :

De l'ami des humains reconnaissez les traits —
Tous ses jours sont marqués par de nouveaux bienfaits.
Il prolonge la vie, il secourt l'indigence,
Le plaisir d'être utile est seul sa récompense.

Cagliostro était-il un charlatan ou un philanthrope de génie méconnu ? C'est ce que l'histoire n'a pas suffisamment démontré. En tout cas, il sera intéressant de comparer le portrait que fera Hélène de ce pseudo-sorcier avec celui du Louvre qui nous est connu. Il y aura là peut-être des indices moins mystiques dont la réalisation reste à élucider.

Donc, dès le mois d'août, les quatre fameux tableaux sont visibles « gratuitement » au public, sous condition qu'on le demande par écrit; et nous pouvons assurer que l'hospitalité la plus bienveillante est offerte également à tous.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce cas extraordinaire, au fur et à mesure qu'il se produira des faits nouveaux.

X.

P. S. — On sait que le nom d'Hélène Smith n'est qu'un pseudonyme; mais nous avons tenu à le lui conserver, M. le professeur Flournoy l'ayant rendu populaire, et surtout Mlle M...ne tenant pas à la publicité de son état-civil authentique.

X.

(*La Suisse*, 16 et 18 juillet 1908.)

LE MERVEILLEUX
DANS LES MÉMOIRES DE PONTIS

Pontis, capitaine des gardes de Louis XIII, fut un des plus vaillants hommes de son temps ; il nous raconte les faits suivants :

I. *Pontis et un astrologue.* — Pontis, avant d'aller en Hollande, consulta l'astrologue Hiéronymus, qui habitait place Maubert. Il était accompagné du procureur général au parlement d'Aix, qui se déguisa en homme d'épée, et d'un enseigne aux gardes du roi. Le premier dit à ses compagnons « de faire mine d'être ses gentilshommes suivants. » Mais, après un court préambule, l'astrologue lui dit qu'il voulait d'abord lui parler de son passé ; et il ajouta que ses compagnons étaient l'un soldat, l'autre enseigne aux gardes, qu'une robe conviendrait mieux à une personne de sa condition, et qu'il venait de la Provence. Puis il le fit entrer dans un cabinet et lui révéla que par suite de ses relations avec la fille d'un président du parlement d'Aix, on pourrait l'obliger en justice à l'épouser ; mais que son père n'y consentirait point, ce qui l'obligerait de se retirer à Venise pour plusieurs années, d'où il ne reviendrait qu'en sacrifiant une grande somme d'argent. Tous deux sortirent du cabinet et l'astrologue révéla à l'enseigne un secret, en ajoutant que dans un mois il aurait un différend pour lequel il serait cassé de sa charge. A Pontis, il dit qu'il lui fallait plus de temps pour penser à lui, mais que prochainement il échapperait à la mort. Toutes ces prévisions se réalisèrent d'une manière frappante.

Pontis, devenu fervent janséniste, conclut, d'après saint Augustin, que ces réponses des astrologues se vérifient tantôt par l'effet du hasard, tantôt par les reconnaissances que les mauvais esprits leur donnent. Nicole supprima ce passage dans une nouvelle édition, et remarque que l'astrologue avait pu voir le magistrat et connaître ses aventures en passant par la Provence, faire par conséquent des conjectures judicieuses sur ce qui lui devait arriver ; quant à un homme de guerre tel que Pontis, on pouvait lui prédire à coup sûr qu'il courrait bientôt le risque de perdre la vie. Mais Nicole est obligé de se taire sur la prédiction faite à l'enseigne.

II. *Histoire concernant Nostradamus et le gouverneur d'Aigues-Mortes.* — Le même Pontis a connu un neveu de Nostradamus, qui lui raconta de son oncle des choses extraordinaires. Le gouverneur d'Aigues-Mortes, jaloux du connétable, s'entendit par vengeance avec le roi d'Espagne pour lui livrer la place qu'il commandait. Nostradamus, consulté lui révéla en détail les accidents qui avaient marqué son voyage à Salon, et ajouta que ces avertissements lui avaient été donnés pour le détourner de son entreprse. Il lui montra même, sur un globe d'acier, ces

divers accidents. Le prophète, sur ses instances, lui révéla qu'il aurait lieu de craindre un grand malheur quand sa femme lui témoignerait le plus d'affection. A son retour, il fut reçu avec de grandes démonstrations, pendant que le connétable sortait par une porte de derrière ; mais pendant la nuit, le prévôt des maréchaux vint l'arrêter. Il eut la tête tranchée comme criminel d'Etat.

Le bon Nicole dit à ce sujet des choses honnêtes et banales, en rappelant qu'un chrétien ne peut pas attribuer aux astres des pouvoirs qui n'appartiennent qu'au Créateur, sans retomber dans l'idolâtrie. Il ne paraît pas comprendre qu'un prophète pourra fort bien prophétiser, tantôt par inspiration naturelle (*naturel engin*), c'est-à-dire grâce à la faculté de prévision, que tous les hommes ont en puissance, mais qu'il a su exercer par le miroir magique ou autrement ; tantôt au contraire, grâce aux révélations d'un bon esprit ; comme le faux prophète imite ce premier mode de prophétisation, et parodie le deuxième. Nous avons déjà cité plusieurs fois le grand ouvrage du traducteur prédit du grand prophète, feu l'abbé Torné, intitulé *L'histoire prédite et jugée par Nostradamus ;* et nous renvoyons le lecteur à sa préface. Nicole était un sage moraliste, un judicieux écrivain ; mais nous croyons qu'il n'a jamais expérimenté et observé des phénomènes occultes, ni même consulté une devineresse.

III. *Mort inexpliquée d'un ami de Pontis, annoncée peu auparavant.* — Un passage des mémoires de Pontis raconte la mort étrange d'un de ses amis, mort accompagnée de circonstances si particulières que le vieux soldat en fut bouleversé au point de se retirer du monde. Son ami vivait paisiblement dans une maison de campagne, et paraissait en excellente santé. Mais un jour sa belle-sœur dit à Pontis qu'il lui semblait voir la mort dans les yeux de son beau-frère. Durant l'après-dîner, comme ils étaient dans un carrosse, l'ami de Pontis eut un tremblement convulsif qui lui agita tout le corps, et le brave capitaine lui dit : « Qu'est-ce donc que cela, monsieur ? vous marmottez et vous gesticulez comme un joueur de gobelets. Allons, allons ; rions, divertissons-nous, et ne vous amusez pas à cela. Mettons pied à terre pour nous réchauffer. » La chose, ainsi tournée en raillerie, fit moins d'impression sur son esprit. Mais le lendemain, on le trouva mort dans sa chambre : «Sur la cheville des deux pieds il y avait une brûlure aussi ronde que si elle avait été faite avec un compas, qui était environ de la grandeur d'une pièce de trente sous. Les deux souliers et les deux chaussettes étaient percés à cet endroit, et la brûlure enfonçait dans la chair environ l'épaisseur d'un teston. Ce qui me surprit davantage fut que ses pieds étaient beaucoup éloignés du feu, et que je ne pouvais pas m'imaginer comment ils avaient pu être ainsi brûlés. »

Il fut impossible de faire donner au corps le moindre signe qu'il conservât un reste de vie.

Après cette mort étonnante, le même jour, le feu prit à la chambre où était le mort, par une poutre qui était sous la cheminée. Le lendemain, jour de l'enterrement, le feu prit encore à la cheminée. — Le confesseur du défunt dit à Pontis qu'un jour, comme il le confessait, ils entendirent frapper trois grands coups à la porte de la chambre ; ils ne trouvèrent personne ; la confession reprise, trois autres coups furent frappés ; le gentilhomme, ne trouvant encore personne s'écria : « Mon père, ce n'est pas vous que cela regarde ! »

Nous laissons à des occultistes le soin de commenter les deux blessures en question.

TIMOTHÉE.

LES LOIS SCIENTIFIQUES DE LA MÉDIUMNITÉ

CONFÉRENCE FAITE A TURIN, PAR LE PROFESSEUR ARULLANI, PROFESSEUR DE NEUROPATHOLOGIE, A L'UNIVERSITÉ DE PAVIE.

Le conférencier débuta par une claire description de l'anatomie du système nerveux, de la loi de Lavoisier sur l'indestructibilité de la matière et celle de Mayer sur l'indestructibilité de l'énergie, pour passer à appliquer ces principes mécaniques à la force nerveuse dans ses différentes manifestations.

L'énergie nerveuse peut se transmettre au corps d'un de nos semblables, lorsque celui-ci possède un tempérament propre à répondre au premier, naturellement, ou bien grâce à des manœuvres spéciales pratiquées par le premier sujet sur le second. Il y en a des exemples dans la science, comme : 1° la suggestion à l'état de veille, c'est-à-dire ce procédé au moyen duquel on introduit dans le cerveau d'un individu éveillé, avec la parole ou le geste, l'idée du phénomène désiré : ce procédé est mis en œuvre non seulement par le médecin dans un but thérapeutique, mais aussi par la nature même ; 2° la transmission de la pensée, c'est-à-dire l'effectuation, de la part d'un sujet, de l'action pensée par un autre, avec ou sans contact : il faut nécessairement une concentration unique et profonde de l'opérateur dans la pensée de l'action qu'il veut faire exécuter ; 3° l'hypnotisme, qui s'obtient avec la méthode de la violence ou de la douceur ; l'individu endormi est sous la domination

complète des sens et de la volonté de l'opérateur, et se trouve excessivement suggestionnable, même à distance; le système nerveux de l'hypnotisé répend alors harmoniquement au système nerveux de l'hypnotiseur parce que ce dernier peut exciter en lui tous les phénomènes de la sphère psychique et motrice; 4° la télépathie, par laquelle le phénomène se vérifie entre des personnes très éloignées entre elles, même se trouvant parfois l'une dans un continent, l'Europe, par exemple, et l'autre en Amérique. Les faits se vérifient entre deux vivants, plus souvent entre un vivant et un agonisant, parfois pendant le sommeil d'une personne; c'est un grand danger qui atteint un sujet et ressenti contemporanément par l'autre, c'est la vision que l'un des sujets a de l'autre dans les conditions physiques ou morales où il se trouve, ou s'est trouvé à peu de temps de distance.

De la télépathie, on passe au phénomène médiumnique.

Il y a des sujets qui, outre leur propre énergie nerveuse abondante, en soustraient en partie de personnes liées avec elle par la chaîne, et réussissent à l'accumuler à la périphérie du corps en une quantité et une tension assez grandes pour la faire rayonner de l'extérieur, de manière à obtenir une projection en dehors de toute la substance nerveuse fonctionnant, de sorte qu'ils viennent à avoir une extériorisation de la sensibilité et de la motricité. Dans ces sujets, on trouve en outre la possibilité d'obtenir des phénomènes suggestifs, de transmission de pensée et de télépathie. Le *médium*, par conséquent, dans l'état médiumnique, fait rayonner à l'extérieur de son corps, dans l'ambiant externe, l'énergie nerveuse qui, une fois extériorisée, se propage en rayons sensitifs et mécaniques. La preuve de cette vérité nous est donnée dans les séances médiumniques mêmes, dans lesquelles, si l'on serre par exemple la table qui se meut, le *médium* souffre comme si l'on étreignait avec sa main sa personne même. Dans le plus fort état médiumnique, qui s'obtient pendant le plus profond sommeil médiumnique, l'extériorisation de l'énergie nerveuse est à son maximum, et c'est donc le moment le plus favorable pour la *matérialisation*, qui se manifeste comme des formes visibles, d'une densité diverse; mais l'énergie et le fantôme dont le médium est le miroir réflecteur, après avoir produit le travail en question, comme l'énergie en mécanique, se dissolvent.

Le fantôme contient de même des rayons sensitifs et mécaniques, qui lui viennent directement du corps du *médium* conscient, ou indirectement par suggestion des assistants sur le *médium*, ou enfin par influence de personnes mêmes éloignées. Dans ces faits réels de télépathie, on peut parler d'autonomie du fantôme.

Cette théorie générale trouve ses manifestations multiples, variables selon la figure neurologique et psychologique du médium. C'est elle qui explique ces auto-suggestions médiumniques, d'une degré supérieur à celles hypnotiques, par lesquelles les facultés intellectuelles du médium s'exaltent, et non seulement dépassent la mesure normale, mais peuvent donner lieu à des modalités et des combinaisons diverses, par lesquelles, par exemple, le médium parle des langues qu'il ignore, et fait de la musique avec des instruments sur lesquels sa main ne s'est jamais exercée.

Le professeur Arullani tire de là son principe que le médium est un organisme complexe, et complexe est aussi l'essence de son énergie nerveuse extériorisée; par conséquent, la théorie explicative des phénomènes ne peut — ainsi qu'on l'a trop fait jusqu'ici — être réduite à unité de cause.

Certainement, avec cet axiome, l'essence de l'énergie médiumnique n'est pas encore expliquée. Et c'est la raison pour laquelle des cerveaux profonds et doctes recourent à l'intervention des esprits. Sans pouvoir les nier *a priori*, le professeur Arullani ne voit pas la nécessité de son hypothèse. Outre les rayons sensitifs et mécaniques, des rayons radio-actifs, des rayons électriques, thermiques et d'autres inconnus sont contenus dans l'énergie médiumnique. Nous devons étudier comment ces rayons se comportent avec tous les rayons des autres énergies libres dans l'atmosphère (soustraction, augmentation, neutralisation) et l'influence que possède sur tout ceci la température ambiante et surtout la qualité de la lumière.

Alors peut-être nous pourrons expliquer : la facilité (l'aide) que le médium trouve à pouvoir concentrer son énergie nerveuse; l'action que celle-ci a sur les forces moléculaires des corps, c'est-à-dire sur le rapprochement des molécules, ainsi que le prouverait la possibilité de se rapetisser que possède la matérialisation (comme l'aurait observé l'Américain Brackett) et sur l'éloignement de ces molécules, comme le prouverait la désagrégation de certaines substances, et le contraire : la lévitation même du médium, qui tient du surnaturel.

Certainement, le corps humain est soumis aux

mêmes lois qui règlent la matière et l'énergie des autres corps. Ceci est prouvé : 1° par la radio-activité humaine, découverte par Charpentier; 2° les phénomènes fermentatifs, obtenus aussi par des métaux communs finement divisés, pour la production de faibles courants électriques entre les molécules du métal et ceux de la substance fermentée. On peut identifier ces phénomènes fermentatifs avec les phénomènes vitaux et l'on voit poindre ainsi l'origine des phénomènes vitaux dans la production de faibles courants électriques; 3° les effets des faibles courants électriques sur la substance nerveuse humaine.

Donc dans le travail des tissus (dans la vie) toute la trame nerveuse, en forme d'éventail, serait continuellement parcourue par des courants électriques en sens centripète et centrifuge; le cerveau les accumulerait, les perfectionnerait et en dégagerait de lui-même, sous la forme d'énergie nerveuse plus élevée et plus complexe, c'est-à-dire de l'intelligence et de la pensée.

Après le transport à distance et l'utilisation pratique de toutes les énergies connues, qu'y a-t-il donc d'étonnant si l'énergie humaine, en certaines circonstances, peut rayonner à distance et être reçue comme expression de phénomènes suggestifs, hypnotiques et télépathiques, ou bien si, comme dans les médiums, elle peut subir à l'extérieur des procédés spéciaux de condensation en formes matérialisées ?

Ainsi, l'expression populaire que, lorsqu'un individu est nerveux, il a de l'électricité dans le corps, trouve sa pleine confirmation scientifique.

L'énergie humaine est une partie de l'énergie cosmique. Et par un hymne ailé et inspiré à la sympathie profonde qui relie indissolublement ces deux énergies, la puissante conférence du professeur Arullani prit fin au milieu d'une véritable ovation.

(Extrait des *Annales des Sciences pychiques.*)

Les Curiosités de l'Occulte

(*Suite*, voir le numéro du 15 août 1908).

Le metze palpait alors l'enflure ; ses gros doigts s'enfonçaient dans l'œdème où leur trace livide demeurait un instant. Alors mouillant son pouce de salive, le magicien formait des croix et des cercles magiques sur certaines parties de l'enflure, soufflait dessus à trois reprises consécutives. Il suivait ensuite, on eût dit, le trajet de certains nerfs et, à la manière des magnétiseurs, il semblait chasser le mauvais fluide dont il s'était imprégné. S'interrompant il murmurait des prières, des exorcismes ou des conjurations. Puis, revenant au silence et reprenant son air inspiré, il recommençait ses marques avec la salive, ses souffles et ses passes... Lorsque mon metze avait fini il recouvrait avec soin le visage de la malade et se levait, lui disant : « Allez, vous serez bientôt guérie. » Deux fois on m'a rapporté qu'une amélioration très rapide était survenue, le lendemain même du jour du traitement ; le visage n'était plus enflé, l'œdème avait disparu et la malade vaquait, paraît-il, à ses occupations habituelles.

Chazal fut donc un metze renommé ; il est vieux aujourd'hui, rarement il exerce. D'ailleurs la fièvre intermittente qu'il traitait autrefois avec le plus grand succès, dit-on, et qui était en quelque sorte endémique dans la Corrèze, tend à disparaître complètement. Un certain Auberti, habitant actuel de Tulle, fut comme Chazal un metze célèbre. Comment guérissait-il *de la rate*, comme on dit ici en parlant de l'hypertrophie de cet organe occasionnée par la fièvre, de l'hypertrophie du foie et même du carreau des enfants? Je l'ignore, je sais seulement qu'il était le neuvième garçon d'une famille, et l'on prétend que ceux-là viennent au monde avec le pouvoir surnaturel de guérir, tandis que la plupart des metzes se conforment à des traditions secrètes perpétuées dans leurs familles.

Chazal, avec lequel j'étais en relations amicales, vint un jour me trouver, et, quoique personne ne fût là pour nous entendre, il me prit par le bras, m'entraîna dans un coin et, se penchant vers mon oreille, me dit mystérieusement à voix très basse : « Venez ce soir à la forge, à dix heures, on vous attendra ; vous frapperez trois coups. Gardez ceci pour vous seul », ajouta-t-il. Et il disparut. Evidemment, connaissant mon homme, je soupçonnais qu'il avait une chose particulièrement intéressante à me montrer. Je n'hésitai donc pas à répondre à l'appel qu'il m'avait adressé et à 10 heures je gravissais le chemin qui mène à la forge. Le village dormait, on n'apercevait aucune lueur.

Un aboi de chien jappant à la lune et l'éternelle rumeur du torrent, seuls, dans la nuit, montaient. Arrivé à la forge, je frappe trois petits coups avec mon bâton ; la porte s'entr'ouvre et se referme aussitôt sur moi.

Le spectacle qui s'offre à mes yeux est étrange. Chazal en manches de chemises, un lourd marteau de fer à la main, se tient debout devant l'enclume. Il paraît transfiguré, ses yeux brillent ; une rougeur inusitée colore son visage et ses mèches blanches flottent, lumineuses, autour de sa tête. Près de lui, des femmes, couvertes de grandes capes sombres, déshabillent un jeune garçon maigre, presque exsangue, qui roule des yeux d'effroi.

Un vieillard, les bras nus, agite frénétiquement le grand soufflet qui va et vient avec rapidité, faisant un grand bruit rythmé. La forge entière est éclairée des reflets sanglants du brasier, tandis que, dans l'ombre, se meuvent confusément des silhouettes. Chazal est toujours debout, immobile, grave, la main sur le marteau, ceint de rouge, illuminé par la flamme. L'enfant est nu, très pâle. Chazal murmure quelques mots d'une voix brève; aussitôt l'enfant est étendu sur l'enclume, et, tandis que sa mère le saisit par le bras, une autre femme retient ses jambes et le forgeron de sa main gauche soutient sa nuque.

Un effroyable rugissement tout à coup fait trembler les vitres, en même temps le bras de Chazal se lève et s'abaisse ; le marteau frappe l'enclume avec violence. Le corps de l'enfant est tout secoué par des fr ssons. Sur son visage défait ses yeux terrifiés s'ouvrent, et de grosses larmes coulent le long des joues de la mère. Un autre cri sauvage retentit, de nouveau le marteau tombe sur l'enclume, dont les vibrations métalliques font tressaillir un instant la forge.

Le vieillard, environné d'étincelles, active toujours le brasier qu'il attise avec la pointe incandescente d'un fer. On eût dit qu'un grand vent de tempête passait et repassait sur nos têtes : c'était le bruit infernal du soufflet.

Chazal pousse un troisième rugissement plus effroyable encore. Cette fois le marteau retombant s'arrête net au-dessus du ventre du malade, puis doucement il vient frôler l'épiderme.

Aussitôt le soufflet infernal se tait, le brasier recouvert de mâchefer, s'éteint.

L'enfant, épouvanté, est habillé à la hâte et emporté par les femmes.

Le vieillard a disparu. Chazal remet sa veste et s'en va. Stupéfait, je reste cloué sur place.

« J'ai de la peine à me ressaisir.

« La scène inouïe, fantastique, à laquelle je viens d'assister, m'a troublé au plus profond de mon être. « Allons nous coucher, monsieur, dit le metze de sa voix rude, à demain. — A demain », dis-je à mon tour. Je le quittai.

La lune baignait de clartés douces l'espace endormi et, des profondeurs de la gorge, montait toujours, comme une plainte, l'éternelle rumeur des eaux.

« Eh bien! monsieur, êtes-vous satisfait ? me disait, le lendemain de la scène de la forge, avec un sourire de fierté, le metze farouche.

« Je vous avais bien dit que vous me verriez marteler quelque soir !... Autrefois nous opérions souvent, il y avait tant de gens minés par la fièvre des prés ; maintenant on n'a plus guère recours à nous, le mauvais air disparaît de par ici.

« J'étais un des fameux metzes de la Corrèze. Dans ma famille, plus de trois générations de forgerons avaient, avant moi, exercé leur marteau sur des malades, et cette condition est nécessaire pour permettre de dompter le mal avec sûreté... »

« En ai-je forgé !... » s'écriait il, après un silnece. Et d'ordinaire, il riait.

« Je crois bien avoir tenu sous mon marteau au moins une centaine de ventres... Nous guérissons les enfants surtout, mais notre traitement s'adresse également aux grandes personnes. Je me souviens d'avoir sauvé autrefois une femme âgée, très malade, perdue même, disaient les médecins.

« Si vous saviez comme elles venaient à mon enclume, les femmes ! Aujourd'hui presque toutes se passent de mes services, mais elles souffrent davantage, et voilà tout... Tant pis pour elles.

« N'est ce pas que c'est effrayant à voir ? Et le cri ? Ah ! le cri ! il est pour beaucoup dans la réussite, il le faut jeter tout à coup, en même temps que le marteau s'abaisse, et terrible comme un rugissement... Vous avez entendu, hier au soir !... Et la mère qui pleurait ! Bien peu restent tranquilles lorsqu'on martèle leur enfant ; elles savent bien qu'on ne va pas le tuer, parbleu, mais, que voulez-vous ? elles ont les nerfs sensibles, c'est plus fort qu'elles... » Comme je m'informais des conditions accessoires du singulier traitement et que j'étais très attentif, il reprenait : « Le malade doit venir sur l'enclume trois fois de suite, durant trois lunes nouvelles et consécutives. A Saint-Martial, un forgeron fait encore le martelage du ventre tous les premiers vendredis de la nouvelle lune. Moi je suis pour la vieille méthode, pour le nombre trois, dont le pouvoir est grand, ont toujours dit nos anciens.

« Nous ne montrons pas nos secrets à tout le monde, vous êtes le seul, peut-être, qui, en dehors de la famille, ait assisté à cette opération. Mais nous faisons la différence ; vous étudiez, vous nous voulez du bien. Et puis vous ne vous moquez pas de ces choses comme d'autres feraient qui ne comprennent rien de rien. »

Telles furent, ce jour-là, les curieuses révélations du forgeron. Elles m'intéressèrent vivement, bien entendu, sans me convaincre de l'efficacité absolue de la médication. Quant au metze Pelissier, il traite la fièvre intermittente par d'autres procédés. Et d'abord, un peu avant l'aube, par certaines nuits de lune, il s'en va dans des lieux déserts, faire secrètement les invocations rituelles au firmament et cueillir ensuite les simples, en premier lieu la camomille, puis une herbe sans odeur et sans goût qui prend racine dans les vieux murs dont je n'ai pu connaître le nom, et enfin la *lapaoulo* aux exhalaisons violentes. Il ne fait subir à ces plantes aucune macération ni trituration, simplement il les enveloppe d'un linge fin, en prononçant des formules magiques, et il les applique ainsi sous l'aisselle gauche du malade. Celui-ci tiendra ce paquet contre sa poitrine une nuit entière, on verra son visage s'empourprer, il sera pris d'un fort mal de tête, car, avant de guérir, le traitement aggrave les symptômes.

(*A suivre.*) C. B.

ÇA ET LA

Une distinction méritée.

Nous apprenons que notre distingué collaborateur Pierre Piobb vient d'être nommé chevalier du Mérite Agricole en récompense de ses travaux scientifiques.

Toutes nos félicitations à M. Pierre Piobb pour cette distinction si bien méritée.

Le guérisseur « au secret ».

Il vient de mourir, à Vialas (Lozère), un vieillard de quatre-vingt-cinq ans, nommé Vigner, qui s'était acquis une réputation quasi universelle comme guérisseur de maladies humaines « au secret ».

M. Vigner ne touchait pas le malade ; il ne lui prescrivait aucun remède, ne lui imposait aucune modification à son genre de vie matérielle. Il se bornait à lui demander s'il avait réellement « la foi », s'il était vraiment persuadé que « le bon Dieu » pouvait le guérir. Suivant que la réponse était affirmative ou négative, il le renvoyait en lui recommandant d'être « brave », de mettre « toute sa confiance en Dieu qui lui rendrait certainement la santé », ou en lui faisant reproche d'être venu le déranger inutilement.

Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'un certain nombre de ses visiteurs déclaraient avoir été ainsi guéris, proclamaient le mérite du guérisseur « au secret » et lui valaient une clientèle aussi nombreuse que variée. Il en venait en effet de tous les pays, voire même du Nouveau-Monde. Mais la Suisse et l'Allemagne fournissaient le plus fort contingent.

La mort du guérisseur revêt le caractère d'un deuil public pour les habitants de Vialas qui bénéficiaient de sa clientèle. Lui seul n'en retirait aucun profit, refusant rigoureusement jusqu'aux « souvenirs » que lui envoyaient des malades reconnaissants.

Chiffres et dates fatidiques

Napoléon Ier avait 44 ans et 227 jours le 30 mars 1814, dernier jour de l'Empire, puisqu'un gouvernement provisoire fut installé le lendemain. Napoléon III avait 44 ans et 227 jours quand il fut proclamé empereur, le 2 décembre 1852, étant né le 30 avril 1808. Le prince Victor-Napoléon a eu cet âge en mars 1907.

La cantatrice allemande Pauline Lucca aurait perdu sa voix par suggestion.

La grande cantatrice allemande, Pauline Lucca, vient de mourir. La *Neue Freie Press* raconte l'anecdote très extraordinaire qui suit :

« C'est par suggestion, dit Mme Horowitz Barnay, amie de l'artiste, que Pauline Lucca perdit sa voix. C'est du moins ce qu'elle lui a affirmé, avec l'ordre de n'en parler qu'après sa mort.

« Un jour que je lui demandais si elle chantait encore, elle s'écria presque violemment : Je ne chante plus, car j'ai perdu ma voix tout d'un coup, en une heure, en une minute, par la volonté d'une autre personne, par suggestion. » Je la regardai, étonnée. « Oui, oui, par suggestion, continua-t-elle, agitée. Voici comment. Vous le savez, mon mari, le baron Walhofen, fut très longtemps malade et ne m'entendait pas souvent chanter. Quand je chantais, il voulait entendre un chant insignifiant qui lui plaisait à cause du texte, mais que je ne pouvais pas souffrir. Un jour que nous avions invité quelques amis, mon mari sembla aller mieux. Il se fit porter au salon dans son fauteuil. Pour lui faire plaisir, je chantai son chant préféré. Je l'entendais sangloter de joie. Il prit mes deux mains, me caressa les cheveux et le visage et balbutia : « Je te remercie, je te « remercie, tu es un ange ! J'emporte ta voix avec moi dans « la tombe. » Je ris et dis : tu me survivras et ma voix aussi. Il répéta : « J'emporte ta voix dans la tombe ! » Deux jours après le baron Walhofen était mort, et moi je ne pus jamais plus chanter. »

Revenue de l'Au-Delà

Une dame américaine, qui faillit être enterrée vivante, fait part de ses merveilleuses impressions. *Le Journal* a raconté ce fait d'après une dépêche de New-York :

— Une femme vient d'échapper à la plus horrible des morts. Elle a failli, en effet, être enterrée vivante. Il s'agit de Mme William Moulty, de New-Britain, dans le Connecticut.

Son cœur avait complètement cessé de battre depuis plus d'une heure. Les médecins l'avaient reconnue morte et la famille prenait toutes les dispositions d'usage pour l'enterrement, quand un des assistants remarqua certaines trémulations légères des muscles de la face. Aussitôt les médecins furent rappelés et s'empressèrent autour de la patiente. Ils procédèrent à l'électrisation légère et progressive de la région du cœur et la connaissance revint peu à peu à la malheureuse femme.

Celle-ci déclara qu'elle avait pendant sa catalepsie prolongée fait un rêve étrange. Elle avait vu de vastes espaces illuminés de mille clartés ; elle avait eu l'impression d'accomplir un long voyage dans des régions éthérées et d'une inimaginable beauté. Elle avait vu beaucoup de gens, jeunes et vieux, qu'elle avait connus jadis, notamment sa mère et un autre parent mort il y a trente ans.

La vieille dame, qui a, remarquons-le, soixante ans, n'était point connue jusqu'à présent comme douée d'une imagination débordante. Elle déclare, en outre, que la mort est une sensation délicieuse.

A TRAVERS LES REVUES

CINQ MORTS QUI SE MATÉRIALISENT, CHANTENT ET DANSENT

La *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* traduit du journal *El Buen sentido*, publié à Ponce de Porto-Rico, le récit suivant de faits bien extraordinaires dont l'authenticité est affirmés par plusieurs témoins :

Depuis quelque temps il s'est fondé à San Francisco, près de San Jose de Costa-Rica, une société de recherches psychiques dont fait partie M. Alberto Brenes, directeur de l'Ecole de Droit, membre de la Cour Suprême, etc..., ainsi qu'un ancien ministre de la Nation et un professeur renommé, qui n'ont pas autorisé la publication de leurs noms. Ces messieurs ont constaté les phénomènes dans une famille qu'ils connaissaient intimement, grâce à la médiumnité d'une jeune fille de 18 ans, de bonne santé. Ce furent d'abord des communications par l'écriture, puis des coups frappés dans les parois et les portes, des attouchements, des lévitations, non seulement de meubles, mais aussi de personnes, l'auteur de l'article ayant lui-même été enlevé; diverses sonneries d'instruments de musique; le transport du médium hors de la pièce, dont toutes les issues étaient fermées; des incarnations, enfin des matérialisations qui feront seules l'objet de ce compte-rendu.

Elles eurent lieu tantôt dans l'obscurité complète, tantôt dans une demi-obscurité.

La première entité qui se présenta et devint le guide des séances, fut un certain Miguel Ruiz, né en Andalousie, mort encore jeune, quoique déjà père de famille, il y a environ 30 ans. Malheureusement on ne parait pas avoir contrôlé ses dires ni ceux d'aucun des autres esprits qui se sont manifestés. Il se serait toujours montré plein de bonne volonté, mais aurait souvent promis plus qu'il ne pouvait donner, et n'aurait pas montré des goûts très élevés. Il a la prononciation zézayante des Andalous, mais, fait très remarquable, lorsqu'on lui posait la main sur la gorge, sa prononciation devenait semblable à celle des assistants. Il est chaussé tantôt avec des espadrilles, tantôt avec des bottines. Quand il est bien matérialisé, on peut le toucher, examiner ses vêtements, ausculter son cœur. Il peut à volonté prendre une très haute taille ou se réduire jusqu'à disparaître graduellement. Si on allume brusquement une allumette, il s'évanouit aussitôt. Il dit qu'après sa mort il s'est cru vivant pendant longtemps et s'étonnait de voir sa femme et ses enfants en deuil.

Il est gai, aime le chant, la musique et la danse. Parfois lorsqu'il danse avec enthousiasme, il répète ce proverbe : « Toujours ! Du berceau jusqu'à la tombe et même au-delà ! »

Un soir, tandis qu'il dansait en donnant la main à une dame, il lui dit : « N'êtes-vous pas surprise de ne pas entendre le bruit de mes pas ? C'est que je danse en l'air. » Et, en effet, on constata qu'il en était ainsi.

« Le jour de la Saint-Michel, on fit une petite fête, pour lui marquer notre reconnaissance. Au moment des toasts, sur notre invitation, *il absorba une coupe de vin*, ce que nous avons tous constaté, nous qui l'entourions complètement. »

Il fit ensuite un long discours sur la survivance de l'âme et les phénomènes spirites. Il disait que le contact avec le verre ou les métaux lui dématérialisait les mains.

Un soir, il fit former par les assistants un cercle au centre duquel il se tint et leur demanda d'unir leur volonté à la sienne pour obtenir que la clef de la maison d'un des assistants, située à un kilomètre, fût apportée. Après quelques instants cette clef vint tomber à ses pieds.

Une autre entité matérialisée déclara être Mary Brown; une troisième était un jeune enfant de 8 ans, presque sourd, fils décédé d'un assistant; quand il se mettait au piano, dont il n'avait jamais joué pendant sa vie, Mary l'embrassait bruyamment et aussitôt l'enfant se mettait à jouer. Il affirmait que l'apparition lui parlait en allemand, langue inconnue de l'enfant. M. Brenes ayant adressé à Mary quelques mots en anglais, celle-ci lui répondit avec empressement, s'approcha de lui, et depuis lors, ils eurent des relations suivies. Un soir qu'ils dansaient ensemble, il lui demanda et obtint une boucle de ses cheveux, qu'il possède encore.

Un soir elle adressa la parole à M. Brenes en espagnol, langue qu'elle ne connaissait pas; mais Miguel Ruiz lui communiquait cette faculté, en posant une main sur elle. Depuis lors cette faculté lui revint chaque fois que le médium ou un assistant le demandait. Par le même procédé on obtint que deux Allemandes puissent parler espagnol, quoique avec difficulté et une prononciation défectueuse.

Divers autres esprits, de nationalités diverses, se présentèrent encore, parmi lesquels un jeune Américain, bon dessinateur, qui fit les portraits de Miguel Ruiz et d'un autre esprit.

Un dimanche, en plein jour et en pleine lumière, un esprit nommé Carmen chanta, accompagnée sur l'accordéon par le frère du médium, ce dernier étant absent.

Un soir on vit cinq fantômes se promener en causant chacun dans sa langue maternelle.

Pendant tout le temps des matérialisations, le méduim restait à l'état normal.

Voici encore un phénomène des plus étonnants :

Un soir, Miguel incarné chez le médium dit à M. Brenes : « Touchez le corps dans lequel je suis et assurez-vous bien que c'est celui du médium; quant au *double* ou corps astral de celui-ci, il est là près de la porte; vous pouvez le voir à la faveur de la lumière qui filtre sous cette porte; ordonnez-lui de parler et vous l'entendrez. »

M. Brenes le fit, et il entendit nettement les deux voix bien distantes, celle du *double* étant identique à celle du médium à l'état normal. M. Brenes essaya de donner *mentalement* au *double* l'ordre de parler, et il fut aussitôt obéi. Un soir le double se rendit dans la pièce voisine où se tenait la mère du médium, lui demanda une méthode d'anglais, rangea plusieurs volumes et revint dans la salle des séances. La matérialisation était si parfaite, que la mère aurait cru être en présence de sa fille à l'état normal, si le double n'avait pas été enveloppé de draperies blanches, tandis que le médium portait des vêtements de couleur.

Cette fois Miguel occupant le corps du médium et le double de celui-ci entrèrent en une conversation des plus animées, jusqu'à ce que Miguel dit au double : « C'est assez; *il est temps que tu rentres dans ton enveloppe* ». Chose étonnante, le médium conservait ensuite le souvenir de tout ce qui s'était passé.

Enfin, M. Brenes dit qu'un soir, la pièce étant éclairée par la pleine lune, les esprits donnèrent un *concert à quatre voix* bien timbrées, avec accompagnement de piano. Entre autres choses, ils chantèrent *La Marseillaise* et une hymne en français de leur composition.

Le Gérant : Gaston Mery.

Paris. — Imp. R. Tancrède, 15, rue de Verneuil.
Téléphone 724-73